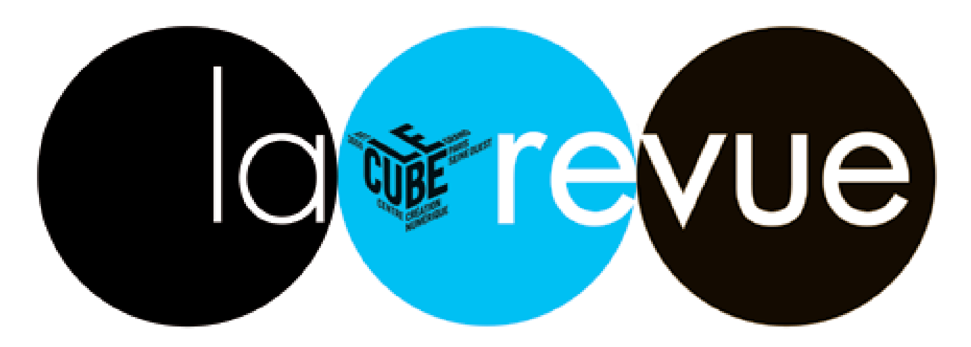


Création et société numérique

CONFIANCE #3

Novembre 2012

PERSPECTIVES :

Michel Authier, Fred Forest, Étienne Krieger.

POINTS DE VUE :

Étienne-Armand Amato, Jean-Jacques Birgé, Pierre Bongiovanni, Philippe Cayol, Christian Globensky, Éric Legale, Jacques Lombard, Marie-Anne Mariot, Antoine Schmitt, Dominique Sciamma, Serge Soudoplatoff, Hugo Verlinde, Gabriel Viry.

ENTRETIEN :

Pierre Kosciusko-Morizet

www.cuberevue.com



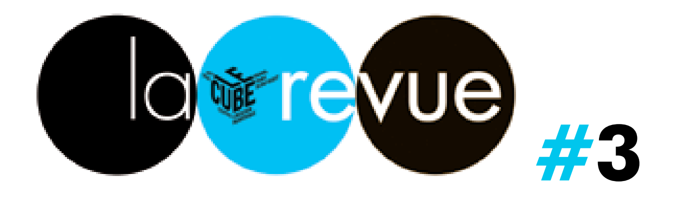
La Revue du Cube
Parce qu'à l'ère du numérique, le mouvement, la porosité et le foisonnement recomposent le monde, la Revue du Cube entend croiser les regards de praticiens, d'artistes, de chercheurs, de personnalités et d'experts venus d'horizons différents. Chaque numéro s'articule autour d'une thématique qui traduit les tendances émergentes. Articles, points de vue, interviews, entretiens vidéo, débats, empreintes sonores ou visuelles, toutes les formes d'expression ont droit de cité dans la Revue du Cube
.

La Revue est éditée par Le Cube, centre de création numérique.
Comité éditorial : Nils Aziosmanoff, Stéphanie Fraysse-Ripert, Rémy Hoche.
www.cuberevue.com

Le Cube, centre de création numérique
Pionnier sur la scène culturelle numérique française, Le Cube est un lieu de référence pour l'art et la création numérique. C'est un espace ouvert à tous, quel que soit son âge et sa pratique du numérique, pour découvrir, pratiquer, créer et échanger tout au long de l'année, autour d'ateliers, de formations, d'expositions, de spectacles, de conférences et de rencontres avec les artistes et les acteurs du numérique. Le Cube organise tous les 2 ans un festival international d'art numérique, ainsi qu'un prix pour la jeune création en art numérique. Depuis 2011, Il a également lancé sa revue en ligne.

Créé en 2001 à l'initiative de la Ville d'Issy-les-Moulineaux, Le Cube est un espace de la Communauté d'Agglomération Grand Paris Seine Ouest, géré et animé par l'association ART3000. Il est présidé par Nils Aziosmanoff et dirigé par Stéphanie Fraysse-Ripert.

Le Cube
20 cours St Vincent 92 130 Issy-les-Moulineaux
01 58 88 3000 / contact@art3000.com
www.lecube.com



#3

LA CONFIANCE
À L'ÈRE DU NUMÉRIQUE

PERSPECTIVES





Désillusion sur la confiance

MICHEL AUTHIER

Mercredi 26 septembre, ma fille de 18 ans a pris la décision de quitter Facebook, elle n'a plus confiance.
Le même jour, le cours de l'action venait de perdre 10% de sa valeur...

0 Commentaires

Derniers articles

La confiance
JACQUES LOMBARD
0 Commentaires

No risk no fun
ANTOINE SCHMITT
0 Commentaires

Pour un vivre ensemble digital
DOMINIQUE SCIAMMA
0 Commentaires

La confiance
SERGE SOUDOPLATOFF
0 Commentaires

Qui a peur de l'art numérique ?
HUGO VERLINDE
2 Commentaires

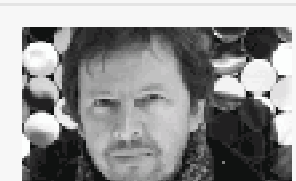
Un nouveau contrat de confiance ?
GABRIEL VIRY
0 Commentaires

POINTS DE VUE





La confiance
JACQUES LOMBARD



No risk no fun
ANTOINE SCHMITT



Pour un vivre ensemble digital
DOMINIQUE SCIAMMA



La confiance
SERGE SOUDOPLATOFF



#3



Edito

La confiance à l'ère du numérique

Nils Aziosmanoff

Le monde est plat et il n'a plus de centre. Voyageurs immobiles, nous traversons l'horizon via nos écrans, nouveaux véhicules de la multitude connectée. En peignant sa Corbeille de pommes vue sous différents angles à la fois, Paul Cézanne exprimait déjà un monde multidimensionnel en gestation. Un siècle plus tard, la proximité numérique lui donne raison : elle diffracte l'espace et combine les perspectives. Un nouveau territoire hybride s'ouvre, à la croisée du monde physique et de la sphère virtuelle, où bientôt l'homme symbiotique sera relié au tout. Mais le foisonnement des possibles brouille les repères, estompe les traces et floute les trajectoires. En s'octroyant le don d'ubiquité, l'homme perd le sens du récit. Désorienté, il cherche à cartographier la complexité. De tout ce qui l'entoure, il extrait des données, les quantifie, les analyse et les stocke. A coup de chiffres, il veut baliser l'indicible, domestiquer le hasard et rationnaliser le chaos, afin de ranger le monde qui vient au rayon des prévisions. Il délaisse l'utopie pour la norme, qu'il revêt pieusement d'une parure de destin. Pressé par les circonstances, il délaisse la grotte de Platon pour la Babel planétaire. La réponse programmée remplace la vagabonde incertitude du connaître, le « naître avec ». Car après avoir dompté l'espace, l'homme veut prendre possession du temps.

Mais le futur est un enfant du hasard, champion de l'incertain et grand maître des dés pipés. De dérobade en dérobade, il s'est même volatilisé. Car ébloui par les prouesses du progrès technologique, l'imaginaire collectif ne se projette plus. Toujours en retard d'une nouveauté, il peine à dépasser l'horizon de l'instantané. Le voici coincé dans un « aujourd'hui en mouvement », nouvel espace temps souple et granulaire, qui sacre le règne de l'instant présent. Privé d'après, l'homo numericus arpente l'enclos de l'immédiat.

Mais cet état n'est-il pas une heureuse nouvelle, le signe annonciateur d'un profond changement ? Ce règne de « l'actuel » ne nous rappelle t-il pas que chaque chose faite ici et maintenant s'inscrit dans l'inéluctable chaîne des causalités, et qu'elle est constitutive d'un futur à naître ?

C’est peut être à cette « urgence de vie » là que, plus que d’autres, les artistes du numérique ont su nous préparer. En dotant l’œuvre de capacités de voir, d’entendre, de ressentir et de s’exprimer, ils en font non seulement l’immanent miroir de notre humanité, mais un alter égo vivant qui transcende notre relation au monde. Car voici qu’il convoque notre propre créativité par l’expérience d’un état « d’être en mouvement » qui se joue ici et maintenant. Nous voici embarqués dans l’exploration de rivages intérieurs, ces facettes de la personnalité qui, pour Bouddha, ne créent pas des « je » mais des « nous uniques ».

En stimulant notre présence aux réalités du monde par l’exercice de la relation, l’art numérique éveille notre capacité d’empathie. Ce faisant, il nous apprend à cheminer avec le hasard et à danser avec l’incertain. Il nous enseigne que la confiance, le « croire ensemble », nait de l’altérité. Il nous engage vers un apprentissage de nous-même qui, bien plus fécond que la recherche de futurs prêts à consommer, inscrit notre singularité dans une vision symphonique du monde.



PERSPECTIVES

Michel Authier, Fred Forest, Étienne Krieger



#3



Désillusion sur la confiance

Michel Authier

Mercredi 26 septembre, ma fille de 18 ans a pris la décision de quitter Facebook, elle n'a plus confiance.

Le même jour, le cours de l'action venait de perdre 10% de sa valeur en 36 heures ! Les actionnaires auraient-ils perdu confiance ?

Entre temps, une rumeur venue du journal gratuit Metro, et relayée par le journal Le Monde, informe : « Facebook aurait rendu publics des messages privés ! »

Facebook frôle le milliard d'abonnés, quelque chose frémit, on a l'impression d'être dans l'avion avec Chuck Yeager à l'approche du mur du son. Ça tremble, ça vibre ! Hallucination ! Au stade du milliard, c'est l'humanité qui vous parle. Des millions de petites sphères privées bouillonnent les unes contre les autres, au bord de la sublimation ; l'unification des privées va-t-elle confondre le public.

Facebook, c'est le désir que mon privé devienne plus fort que le public au nom duquel on m'en impose. Facebook, c'est l'extension de mon privé au plus près du risque de le dévoiler à tous. L'intime s'exhibe. Dans ce mouvement, l'amitié qui fondait ma confiance dégénère pour se multiplier. Amicale n'est plus la qualité d'une relation de l'un à l'autre, « l'amicale », comme on le dit d'une association, devient un groupe social dont je suis le centre et dont les membres deviennent par leur appartenance même des « amis ». « Veux-tu être mon ami ? » signifie plus exactement « veux-tu être dans mon amicale ? », le projet n'étant plus de reconnaître, mais d'associer. La puissance de mon association c'est ma valeur ; je deviens un petit capital.

Le murmure qui nous faisait entendre que « ça parle » vient se faire voir sur un mur pour nous dire « de quoi ça parle », c'est-à-dire de tout et de rien. Et par dessus tout, de la trahison, de la méfiance, de la perte de confiance, de la dénonciation : « il a dit ci », « elle a dit ça », « elle l'a quitté », « il l'a trompé »... C'est le marché où se règle en public ce que l'on croyait de l'ordre de l'intime.

Le nombril fait le nombre et le nombre jette son ombre sur le monde. Ainsi le « livre des visages » perturbe dans le même moment la confiance de la jeune fille devant son miroir électronique, et celle du collectif mondial dans sa spéculation. Le spéculaire et le spéculatif se fondent dans l'ombre de l'incertitude : y a-t-il eu bug ou pas ? Méfiance ! La rumeur naît, s'amplifie, ameute, fait peur, et si tout n'était qu'un leurre ?

Enraciné dans l'humain qui le mobilise et un appareillage technique considérable qui l'assure, le Web est un espace en soi. Sa logique n'est pas celle des sociétés et des systèmes que nous avons connus jusque là. Pur système de signes (messages, images, schéma, sons...) son inertie est faible et, à l'instar des paquets de photons, il rebondit sans briser le miroir. Dans cet univers, l'information ne prend sens que par la convergence éphémère d'une multiplicité d'informations. Le vrai et le faux alternent au gré des intérêts, c'est-à-dire des relations entre les internautes. L'essentiel c'est que ça produise de l'information. L'essentiel c'est de toujours surfer, de ne jamais arrêter le mouvement de glisse, de jouer de ses sens pour sentir les courants, les densités, les flux. Exister dans et par le mouvement. Quel intérêt alors de s'arrêter sur un évènement incertain au risque de couler ?

Or, il y a si peu à dire sur ce bug. Car il n'y a rien à dire sur une tautologie. Une tautologie est stérile de toute information « 4=4 », « ce qui est vrai est vrai », « un réseau social a rendu publiques des informations privées que des facebookers voulaient rendre public sur leur mur privé ». Et alors ! La belle affaire ! ça veut dire quoi de plus ! Du grain à moudre pour la CNIL qui, après tout le monde, finira par déclarer que de bug, il n'y en a pas eu !

Finalement, il ne s'est rien passé ! Il a suffi que Facebook assure : « il n'y a pas de bug», pour que la confiance revienne, que la jeune fille reste finalement face à son mur et que l'action reprenne plus de 12,5% en trois jours. Les vieux médias, tigre de papier, si heureux d'avoir trouvé le moyen de frapper au cœur un fantôme de Toile font de plates excuses et jurent une fois de plus qu'il faut toujours et encore vérifier les sources.

Au 3ème siècle av. J.-C., Hiéron II, tyran de Syracuse, soupçonne que sa couronne n'est peut-être pas faite d'or pur. La crise de confiance est maximale : que vaut ma royauté si ma couronne est fausse ? Que vaut mon savoir si je n'en suis pas sûr ? Que vaut celui qui me sert s'il me trompe ? On le sait, il faudra toute la science d'Archimède pour que la vérité éclate, que le faussaire soit dénoncé, que le tyran ne doute plus et recouvre son autorité.

Ces deux récits nous parlent de confiance de manières très différentes. Dans des mondes à évolution lente où la volonté de quelques uns pouvait avoir un effet considérable sur la transformation du monde, il devenait essentiel de pouvoir s'assurer des uns et des autres. À ce titre, la vérité garantissait la confiance, le savoir légitimait l'autorité, le contrôle justifiait l'emploi de la force pour imposer. Plus la vérité était indiscutable, plus l'autorité qu'elle fondait était puissante. La parole vraie imposait le silence, condition primordiale de la transmission

des ordres, de l'obéissance aux ordres, de la mise en ordre. Celui qui parlait le faisait au nom de Dieu, de la cité, du peuple, du prolétariat, du savoir qu'il soit roi de droit divin, ou tyran, président, premier secrétaire, savant, la force du discours de parole dépendait de sa crédibilité, de la confiance qu'on lui accordait.

Aujourd'hui, la confiance a changé de nature. Elle est toujours une garantie d'absence de risque, mais dans un monde incertain, en changement perpétuel, on sait bien que même les vérités sont instables et qu'elles tiennent plus de l'expérimental que des certitudes de la logique, de la théologie et de savoirs définitivement établis. Des réseaux de forces, des collectifs, des organisations dépensent des énergies considérables pour que le plus grand nombre s'accordent ; au point que, s'appuyant sur la mathématique des grands nombres (la statistique) on tend à nous faire croire que c'est cela la vérité : l'accord du plus grand nombre.

Si la confiance est une garantie de ne pas être trompé, c'est à dire de ne pas se fourvoyer dans une relation, une situation, une action, de qui me garantir vraiment ?

De quoi puis-je être sûr ? Où placer sa confiance quand le monde tremble de toute part, que les vérités se négocient dans des controverses ininterrompues, que le mensonge est devenu un comportement excusable au nom de l'intérêt, que la spéculation sur le devenir fournit l'estimation des valeurs présentes ? Où est le point fixe auquel je puisse m'assurer, dans lequel je puisse placer ma confiance ?

Dans notre monde universellement relativiste et quantique, évidemment en physique mais aussi en sociologie, en économie, en histoire, et tant d'autres disciplines, le seul point fixe est dans la croyance que « j'existe ». Je ne puis m'assurer que de moi-même. Avoir confiance en soi est devenu l'unique point d'équilibre. J'aurai alors confiance dans tout ce qui ne perturbe pas trop cet équilibre et mon bien être va dépendre de l'écosystème dans lequel plonge mon égo. Tout ce qui renforcera la stabilité apparente de mon « ego système » aura ma confiance. Au milieu de ceux qui me ressemblent, qui « acceptent d'être mes amis », plongé dans les objets qui me conviennent et renforcent mon apparence, spectateur des idoles qui me séduisent, je verrai mon être s'épanouir, grandir.

Alors qu'autrefois la religion garantissait des liens des Hommes entre eux et avec le monde, émerge aujourd'hui une religion du moi ! Non parce que l'ego est un dieu, mais parce qu'il est le seul à pouvoir garantir mes liens avec les êtres humains, matériels, cognitifs, à garantir mes « inter-êtres », mes intérêts. « Je suis le maître de mes intérêts », cette illusion fonde ma confiance.

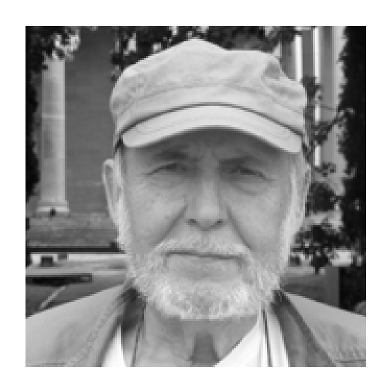
Alors que la méfiance, forçant au contrôle permanent et terriblement coûteux, est devenue une preuve de bêtise, la confiance résultant de mon intelligence, de ma capacité à créer du lien, est devenue un égoïsme, une économie de mon rapport au monde. Elle résulte

de mes intérêts, de l'effort que je fais pour maintenir le plus longtemps possible les liens qui me mettent en valeur. Mes amis, mes savoirs, ma culture, mes propriétés. Moi, moi, moi répliqué le plus possible dans une multitude d'êtres dans lesquels je place mes liens, mes intérêts, ma confiance ; moi, petit capital d'intérêts qui m'assure que je suis bien là, qui garantit mon « bien-être ». Confiance qui, grâce aux ruses de la morale, pourrait presque faire croire que je suis un « être bien ».

Personne n'a confiance en Facebook, mais un milliard de personnes y ont placé une multitude d'intérêts, d'inter-êtres, de liens. Ainsi, la jeune fille reste scotchée sur son mur, l'actionnaire garde ses actions.

« Facebook, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Qui serai-je, si je brise mes liens ? Qui suis-je, si je n'ai plus confiance en toi ? Qui suis-je, si je n'ai plus confiance en moi ?





L'art causa mentale
Du visible à l'invisible et de la réalité à une réalité... autre

Fred Forest

La confiance ne se décrète pas. Elle se trouve et s'applique peu à peu d'une façon empirique. Pour ainsi dire : de pas à pas. Il y a une sorte d'impuissance des critiques et des théoriciens à sortir de l'histoire de l'art en tant que lecture strictement esthétique – de sortir des formes, des auteurs et des styles –, pour adopter une approche novatrice devant les productions proposées par les artistes du numérique, de l'art sociologique et, plus encore, par ceux de l'esthétique de la communication. Une approche qui ne soit plus celle des « styles » mais celle des usages, des fonctions et des dispositifs. Un fonctionnalisme destiné à « comprendre » à quelles fins ces artistes ont utilisé l'animation, la participation interactive, l'appropriation des nouvelles technologies.

L'effort est louable pour certains d'avoir tenté une analyse de ces objets « informationnels » mais la plupart ont échoué, n'allant jamais au-delà d'un catalogue descriptif. Leur démarche étant impuissante à conférer à ces OVNI, l' « intelligence » spécifique qui leur appartient, ni à tracer une ligne de cohérence entre eux. En restant calés sur les modèles obsolètes de la tradition et du marché dont ils sont prisonniers, ils sont incapables de percevoir les nouveaux modèles émergents. Prisonniers de leur propre savoir, et de l'hégémonie de la peinture et de l'œil, durant des siècles et des siècles de formatage, ils semblent comme pris de vertige devant l'absence de visuel que ces « objets » engendrent. L'absence totale d'image ou de matière tangible, comme référent indispensable à leur système de pensée, les plonge dans des états d'angoisses bien naturels. Ce qui les conduit à rejeter d'emblée, sans les considérer, ces types de pratiques artistiques, du fait qu'elles échappent à la convention des codes normatifs. Les cases où les loger n'existant pas encore pour elles dans l'histoire de l'art, elles sont tout simplement ignorées de la plupart. N'ayant plus rien où pouvoir raccrocher leur savoir, et des connaissances, dont la réactualisation présente un temps de retard sur les pratiques artistiques en cours, ils se contenteront de continuer de parler avec pertinence des locomotives à vapeur au temps du TGV... :-)

Placés devant des pratiques dont l'hétérogénéité formelle, l'éclatement des approches, la multiplication des points de vue, l'absence de formes constantes et de style propre, engagent naturellement leur réflexion dans une permanente perplexité, ils campent sur leur quant-à-soi.

Manquant des outils intellectuels nécessaires, qui font encore défaut à une histoire de l'art en devenir pour appréhender des situations inédites, ils en sont réduits, par facilité, à rapporter toute leur attention et leur travail sur des modèles en référence à un passé révolu... Passant ainsi à côté de l'une des problématiques les plus riches et les plus passionnantes de notre temps pour l'histoire de l'art, illustrée par le binôme *visibilité/invisibilité*.

Pour nous, le "Grand Art" ce n'est jamais la répétition des modèles mais leur invention. Cette rupture et ces difficultés de maîtrise de notre pensée sont inhérentes aux bouleversements qui touchent tous les secteurs de la société avec les développements constants, et en progression géométrique des technologies et des savoirs scientifiques. Inhérentes à la « dématérialisation » qui frappe toutes nos activités (voir Jean-François Lyotard).

Nous constatons en effet plus d'inventions ces cinquante dernières années que dans l'histoire toute entière de l'humanité ! Le médecin, le garagiste aussi bien que l'homme politique ont dû repenser du tout au tout leur profession en rapport avec un nouvel environnement et de nouveaux outils, pourquoi en serait-il autrement pour le théoricien de l'art et les artistes eux-mêmes ? À l'histoire de l'art, et à la tentative fonctionnaliste – « tenant compte des plus récents acquis de l'histoire culturelle » ! –, il leur manque en effet quelque chose de fondamental : une vision « politique » sur l'époque. On décrit des pratiques, on relève des récurrences, on établit des connexions de tous ordres, souvent avec finesse et érudition, mais sans dégager de cohérence et de principe pertinent d'unité au sein de la profusion des éléments épars. On reste confiné dans le territoire clos de l'art comme un donné immuable, alors que le monde et ses paradigmes changent à une vitesse jamais égalée. La notion d'espace euclidien, elle-même, remise en question par l'espace perspectiviste de la Renaissance, puis par celles des successives théories de la relativité, s'enrichit aujourd'hui, avec les apports des nanotechnologies à ces domaines, d'un nouveau rapport au monde pour les individus que nous sommes. L'expérience unique vécue maintenant couramment pour chacun d'entre nous dans la communication instantanée à distance, et par conséquent d'une abolition certaine de l'espace par les usages des technologies de communication, modifie à notre insu, au plan sensible, sa perception comme celle de sa conscience. En fait, par delà les singularités de leurs œuvres, les artistes de la communication répondent aux critères " classiques " qui créditent d'œuvres d'art leur production (Duchamp fait, dans certaines conditions requises, d'un objet industriel, une œuvre d'art, les artistes de la communication en font de même, en sélectionnant « un objet informationnel et immatériel » correspondant à notre contexte actuel et en étroite adéquation avec lui.)

Le cyberespace, comme nouvel espace, nouveau milieu et nouvel habitat de l'Homme, conditionne nos modes de vie, nos comportements et les genres de type d'œuvres produites dans une société dite de l'information et de la communication. Bien sûr, l'espace dûment matérialisé existe encore fortement, ne serait-ce que par l'emprise de notre propre corps lui-même sur notre propre vie, et encore par beaucoup d'autres choses, qui donnent encore aux

artistes l'occasion de l'exprimer. L'immatériel n'exclut nullement le réel et inversement, mais cela explique la nature hybride d'œuvres qui appartiennent désormais à ce qu'on appelle « réalité augmentée ».

Une métaphore pratique permet de comprendre ce que font les artistes de la communication. Le concept d'installation (d'objets) comme « forme » est aujourd'hui parfaitement intégré au langage de l'art contemporain. C'est l'interrelation entre ces objets qui fait sens. Pour une œuvre relevant de l'esthétique de la communication, il en est de même, sinon que le dispositif des objets utilisés (objets informationnels) ne sont pas disposés dans une salle de musée ou une galerie, mais dans un espace virtuel, abstrait et indéterminé, qui n'en est pas moins réel (le cyberespace). L'installation s'appropriant, alors, par extension, d'un nouvel espace qui prend sens au-delà de l'œil. L'art n'est-il pas en effet causa mentale avant que d'être uniquement perception ?





La confiance numérique : utopie ou réalité ?

Étienne Krieger

Pour les spécialistes de la sécurité informatique, la confiance serait avant tout affaire de systèmes de cryptage des transactions et des comptes utilisateurs. Cette vision est réductrice voire erronée, tant la confiance est avant tout une relation duale, qui concerne des individus et non des interactions avec une machine.

En une décennie, la confiance est devenue la grande affaire des e-commerçants et des opérateurs de réseaux sociaux, qui se targuent de promouvoir des relations à la fois sécurisées et de qualité. Selon eux, accorder sa confiance n'a jamais été aussi facile puisque vous pouvez consulter le profil de votre interlocuteur en quelques clics et voir ainsi si vous avez affaire à un vendeur fiable sur eBay, si un investisseur est qualifié de requin sur TheFunded.com ou si un professionnel bénéficie de nombreux contacts communs voire de recommandations sur Linkedin ou Viadeo.

Les ressorts de la confiance s'appuient en effet partiellement sur le phénomène de transitivité selon lequel les amis de mes amis seraient mes amis… surtout s'ils disposent d'un compte sur Facebook. Cette assertion, qui connaît de nombreuses exceptions dans la vie réelle, est encore plus spécieuse dans le monde des réseaux sociaux professionnels ou privés, dont beaucoup de membres donnent d'eux un profil enjolivé voire carrément mensonger.

Les nouvelles formes d'échanges virtuels reposant sur des recommandations et sur une forme de proximité géographique ou sociale continuent néanmoins de se développer. À une époque où tout s'accélère, l'évaluation de la fiabilité d'autrui doit en effet pouvoir s'effectuer en quelques clics. C'est en quelque sorte la version postmoderne du serpent Kaa, le python hypnotiseur du Livre de la Jungle…

La réalité est heureusement plus complexe et la confiance ne saurait se réduire à un graphe réputationnel esquissé par les membres d'un réseau social. La confiance est à la fois relative à un objet spécifique et à une personne donnée. Avec la fougue du jeune thésard, je m'étais naguère élevé contre l'assertion d'Oliver Williamson, une icône anglo-saxonne des sciences économiques, qui avait affirmé que la confiance avait au mieux sa place dans

les relations amicales ou amoureuses mais, que dans les monde des affaires, elle ne faisait que « *troubler les eaux claires du calcul* » [« *I submit that calculativeness is determinative throughout and that invoking trust only muddies the (clear) waters of calculativeness* »]. J'avais du mal à accepter cette assertion, qui reposait sur une vision par trop utilitariste des relations économiques même si, dans un registre connexe, je concevais plus aisément l'aphorisme attribué à Al Capone, selon qui « *on obtient beaucoup plus avec un mot gentil et un flingue qu'avec un flingue tout seul* » [« *You can always get more with a gun and a smile than with a gun alone* »]. S'il est possible d'analyser les relations humaines à l'aune d'un subtil dosage de mécanismes d'intérêt, de pouvoir et de confiance, il me semblait en revanche difficile d'évacuer entièrement cette dernière du triptyque « *price, authority and trust* » présenté par les sociologues David Lewis et Andrew Weigert.

Pour démontrer que même en matière commerciale et financière la confiance n'était pas réductible à des considérations utilitaristes, l'ironie veut que je m'étais moi-même employé à la mesurer, contribuant à cultiver l'aporie de la dialectique de la confiance et de l'intérêt.

Ces travaux ont été effectués avant l'avènement des réseaux sociaux, que j'ai toujours considérés avec suspicion, même si j'en suis un utilisateur occasionnel. Se passer des bienfaits du numérique serait aussi contreproductif que de ne jurer que par ce médium.
La confiance, prise au sens d'anticipation favorable accompagnée d'un risque assumé, ne saurait être réduite au strict calcul du risque et des gains potentiels afférents à une relation donnée. Une telle réduction serait d'autant plus hasardeuse que la confiance se fonde à la fois sur une dimension morale –la nature des intentions– et sur une dimension technique –la compétence–. Enfin et surtout, la confiance ne saurait être « mise en équation » du fait d'une autre dimension, par essence irréductible : le libre choix. Un investisseur pourra ainsi, en dépit de caractéristiques objectivement risquées, choisir d'accorder ou de maintenir sa confiance à un entrepreneur, tout simplement parce qu'il sera persuadé que ce dernier voudra et saura tout mettre en œuvre pour mener à bien son projet.

J'ai eu l'occasion de côtoyer pendant une décennie le dirigeant-fondateur et les investisseurs de Xiring, une entreprise devenue en dix ans un leader européen en matière d'édition de solutions de sécurité pour les transactions électroniques. La représentante d'un des tout premiers actionnaires financiers de l'entreprise m'a un jour confié qu'elle avait choisi d'investir car l'entrepreneur lui avait présenté de manière très transparente la situation de l'entreprise : non seulement des perspectives très prometteuses, mais également l'ensemble des risques technologiques et commerciaux... risques dont elle était au demeurant parfaitement consciente. Une telle transparence était un gage de confiance et la suite a montré que celle-ci était justifiée. Le dirigeant de Xiring avait compris que, pour bâtir des relations durables, il valait mieux ne pas chercher à enjoliver une réalité où les opportunités s'accompagnaient nécessairement de risques significatifs.

Pour revenir à nos considérations réticulaires, un fonctionnement en réseau contribue assurément à faciliter des relations de confiance mais le « dernier mètre » demeure avant tout une affaire de choix individuel, ce qui explique au demeurant que, lorsque notre confiance est abusée, on le vit comme une trahison et on se place *de facto* dans un registre plus émotionnel que rationnel.

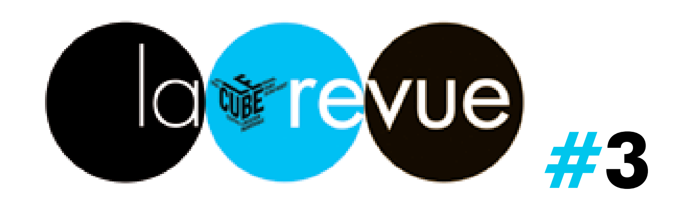
Par-delà les cas particuliers, notre propension à faire confiance ou à nous méfier quasi systématiquement d'autrui est non seulement un reflet de notre libre-arbitre mais constitue également un excellent baromètre de nos névroses. On prête à Léonard de Vinci l'aphorisme selon lequel « *l'expérience prouve que celui qui n'a jamais confiance en personne ne sera jamais déçu* »... Une telle citation de la part d'un aussi grand savant laisse aussi songeur que les propos d'Oliver Williamson.

Autant une confiance aveugle accordée en presque toutes circonstances expose à de grandes déconvenues, autant ne jamais l'accorder confine nécessairement à une existence d'ermite. La sagesse populaire postule que « *confiance est mère de dépit, méfiance est mère de sûreté* », mais le risque est consubstantiel à l'existence même...

Ce qui est fascinant avec la notion de confiance, c'est qu'elle « oblige » en principe son récipiendaire à se montrer digne de confiance. On se trouve donc dans le registre du don et du contre-don, cher aux sociologues de l'école de Marcel Mauss... mais en principe seulement car, comme le rappelle Nietzsche : « *les gens qui nous donnent leur pleine confiance croient par là avoir un droit sur la nôtre. C'est une erreur de raisonnement ; des dons ne sauraient donner un droit* ». L'aphorisme de Joseph Joubert selon qui « *on peut, à force de confiance, mettre quelqu'un dans l'impossibilité de nous tromper* » est donc aussi contestable que la posture idéologique d'Oliver Williamson et des tenants de l'économie des coûts de transaction.

Je m'amuse toujours beaucoup à la lecture des tentatives de mesure de la fiabilité d'une personne donnée, à travers divers indices et scores réputationnels qui nous renvoient aux affres des classements scolaires. La logique sous-jacente oscille entre le proverbe allemand « *Vertrauen ist gut, Kontrolle ist besser* » [« *La confiance c'est bien, le contrôle c'est mieux* »] et le proverbe russe « *Fais confiance, mais vérifie !* ».

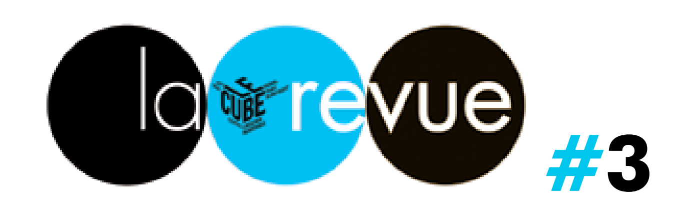
Pour conclure, on voit que la confiance constitue un sujet inépuisable et éminemment spéculaire : se prononcer sur la confiance nous amène nécessairement à livrer une partie de nous-même. C'est également une invitation au syncrétisme, puisque rares sont les sujets dont le traitement amène à évoquer à la fois Nietzsche, Al Capone, Marcel Mauss, Oliver Williamson et Léonard de Vinci !



#3

POINTS DE VUE

Étienne-Armand Amato, Jean-Jacques Birgé, Pierre Bongiovanni,
Philippe Cayol, Christian Globensky, Éric Legale, Jacques Lombard,
Marie-Anne Mariot, Antoine Schmitt, Dominique Sciamma,
Serge Soudoplatoff, Hugo Verlinde, Gabriel Viry



#3



La relation à l'ère numérique : de la confiance à la croyance

Étienne Armand-Amato

Pour les sciences sociales, le thème de la confiance constitue un angle d'approche pertinent, la normativité et la stabilité d'un cadre commun étant indispensables aux humains pour mener ensemble des activités satisfaisantes.

Depuis l'avènement du règne des machines, nos rapports avec elles n'ont cessé de se complexifier et de s'enrichir. À bien des égards, elles constituent pour ainsi dire des quasi-partenaires, dont on attend fiabilité et qualité, au même titre qu'on attend loyauté et respect de nos semblables.

Parmi les machines, une nouvelle espèce date du siècle dernier, les ordinateurs. Leur architecture particulière est à l'origine de leur puissance, polyvalence et adaptabilité. En effet, le programme de fonctionnement, c'est-à-dire la couche logicielle, est indépendant de la configuration technologique, de la couche matérielle. Cette séparation fondamentale entraîne pour l'utilisateur un syndrome bien connu, celui de la « boîte noire ».

Impossible avec nos sens naturels de savoir directement ce qui se passe dans un ordinateur. L'immatérialité du langage informatique et l'intangibilité de l'infrastructure électronique posent un sérieux problème d'intelligibilité, donc de confiance. Car comment se fier à ce qui se dérobe à notre compréhension ?

Cet insaisissable et cet inconnaissable de la machine informatique sont en train, d'après moi, de nous arracher de notre ancienne rationalité basée sur le progrès scientifique et technique, sans faille et inflexible, propre à l'âge mécanique, chimique et électrique de l'ère industrielle.

Comme la confiance se trouve souvent entamée face aux produits et services interactifs, à cause de problèmes de conception, d'utilisation ou de matériel, elle laisse aisément place à des phénomènes de croyance. À la différence de la confiance qui s'oublie une fois instaurée, la croyance, elle, se doit d'être davantage entretenue et affirmée. Elle s'oppose au doute, et non à la méfiance. La meilleure façon de s'en convaincre est de s'intéresser aux dysfonctionnements. Le bug, comme on l'appelle en informatique, suscite des réactions superstitieuses et psychologiques nous renvoyant à des temps plus anciens ou à d'autres postures anthropologiques, comme l'animisme.

Pour conclure, voici deux exemples de bugs d'affichage graphique, issus de jeux vidéo de rôle en ligne largement multijoueurs (MMORPG). Dans le premier, en perdant le contact visuel avec l'univers où son avatar évolue, le joueur perd ses moyens. C'est la porte ouverte à tous les vertiges, d'autant que les compagnons de jeu, eux, ignorent l'incident subi, d'où la question du rapport à autrui à travers la technologie.

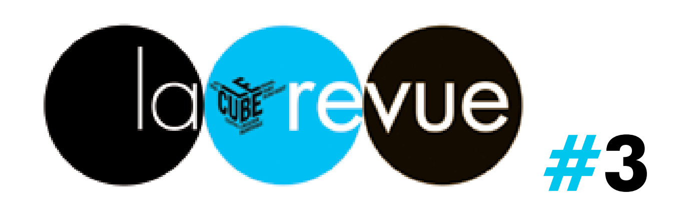


Erreur d'affichage durant la pratique du jeu vidéo Dark Age of Camelot (Mythic Entertainment)



Une visualité soudainement abstraite dans Anarchy Online (Funcom)

Dans le second exemple, cette fois, le joueur est juste pénalisé, car il peut essayer de se déplacer en faisant confiance à la carte des lieux, tout en espérant que le problème se résorbe de lui-même.





Les yeux dans les yeux

Jean-Jacques Birgé

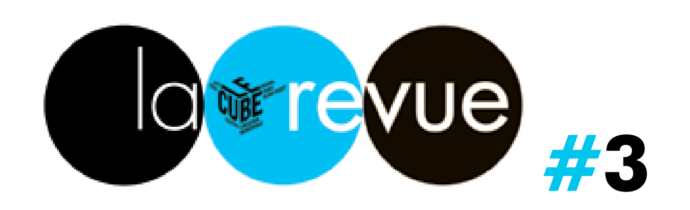
Comme pour les deux précédentes questions, la réponse est plus large qu'appliquée à la seule sphère numérique. La question de confiance est la base des relations humaines, qu'elle soit méritée ou serve de paravent aux pires malversations. Encore une fois, elle interroge la relation à soi-même autant qu'envers l'autre. Comment avoir confiance en qui que ce soit si l'on n'a pas confiance en soi ? Inversement, c'est le rapport entretenu avec l'extérieur qui forge notre équilibre. Or, la trahison est la pire des expériences, et le capitalisme régissant aussi le monde numérique y puise ses fondements. Comment alors lutter contre tout ce qui nous pousse à la rupture, au repli sur soi, à la ségrégation et à la peur ? Car c'est ce qu'engendre la méfiance. On aura beau tourner la question dans tous les sens, les dés sont pipés. Il s'agit donc de leur rendre leur dignité ou du moins l'image souriante d'une main tendue sans autre arrière-pensée que le partage ou la transmission.

Œuvrant dans un secteur où la concurrence fait rage sans aucune base scientifique ni objective, j'ai toujours pensé que seule la solidarité sauverait mon travail. L'amour lui-même n'est-il pas identifiable grâce à une confiance réciproque ? Il ne s'agit pas de tout dire, les secrets sont indispensables à la marche sur le fil, mais les intentions doivent être claires et leur mise en pratique exemplaire.

J'ai eu la chance d'avoir des parents qui tenaient toujours leurs promesses, qu'elles soient séduisantes ou menaçantes. Cette confiance qu'ils m'accordèrent très jeune fut rapidement réciproque. Le modèle me plut. Dans les entreprises que je menai je décidai de pratiquer la transparence, des comptes comme des désirs. Appliquée aux idées, je m'aperçus vite qu'elles appartiennent à tous ceux et toutes celles qui y participent, et rédigeai nos fondations sur les bases du collectif. L'affaire a ses limites et nous fûmes parfois contrariés. Il ne faut jamais donner trop sans laisser à l'autre le soin de renvoyer l'ascenseur. L'y aider si nécessaire en demandant son secours ou en décelant ses aptitudes jalousement ou maladroitement conservées.

Les échanges qu'offrent les nouvelles technologies devraient permettre le rapprochement, mais le support reste dangereusement mécanique. La proximité virtuelle produit des illusions réelles. La distance est trompeuse. La vérité ne se lit qu'au fond des yeux. Il faut être là.

Quant à la méfiance qu'inspire Internet, dont le manque de fiabilité est honteusement mis en avant par les médias (plus) traditionnels, on peut s'en moquer à la manière dont nombreux de ces professionnels traitent les informations envoyées par les grandes agences de presse, sans aucun recul, avalant les couleuvres que leur livrent en pâture les services de communication des gouvernements. On sait comment l'Histoire est écrite par les vainqueurs. La Toile a le mérite d'être ouverte à toutes les controverses et de solliciter les citoyens connectés du monde entier.





La confiance

Pierre Bongiovanni

La question posée se présente, au choix, comme un champ de mine conceptuel (chacun des termes utilisés prête à controverse) ou comme une proposition de débat pour l'Université d'été d'un parti politique déprimé.

Pour tenter de conjurer ces tristes fatalités, je vais quand même essayer de trouver des bribes désordonnées de réponse (avec 3000 signes autorisés, c'est presque du Twitter) à une question trop prévisible.

Dans les années 1990, lors d'une conférence-performance à Cannes, dans le cadre d'un Marché international du multimédia et de l'Internet, l'artiste américaine Laurie Anderson rapprochait la notion de réseaux de la notion de conscience. Elle semblait vouloir dire ceci : un réseau, c'est-à-dire une structure reliant des points à d'autres points, existe non pas seulement du fait de la réalité physique des liens qui relient des points à d'autres points mais surtout du fait de la conscience que l'on a de la réalité de ces liens. Pour faire court, un réseau c'est de la conscience en mouvement. Problème : que faire avec de la conscience en mouvement. On sait comment et avec quelle dextérité et quel potentiel constant d'innovation les maffias, les polices, les armées et les médias utilisent les technologies de communication et les réseaux. Mais on ne sait pas encore très bien ce que les citoyens en font. Et l'exemple du rôle des réseaux sociaux dans la prolifération épidémique des révoltes arabes est très loin de pouvoir être porté au crédit de la splendeur démocratique.

Je rapproche maintenant cette vision, d'une autre, celle du philosophe Paul Ricœur, qui a entrevu ceci : le mieux que l'on puisse faire dans une époque marquée par les soubresauts des mutations c'est de tenter de relier entre eux des îlots de cohérence chahutés par les turbulences d'un monde devenu insaisissable. Pour faire bref : relions tout de suite ce qui est possible et on verra plus tard pour l'édification d'une cohérence globale... On se souvient peut-être ce qu'il advient des idéologies prônant des systèmes globalement cohérents. Problème : le capitalisme financier et le libéralisme débridé s'accommodent très bien des soubresauts du monde, puisqu'ils en font des objets de spéculation, quand ils ne sont pas eux-mêmes les auteurs très inspirés de l'instabilité globale.

Revenons à la question, désarmante, quand même, de cynisme ou de naïveté : que peut bien vouloir dire : « une société en réseau solidaire » ?

Solidaire de quoi ? Et pourquoi faire ? Est-il très difficile, très courageux, très honorable de se regrouper à quelques-uns en réseau pour acheter des poireaux bios, pendant qu'une partie de plus en plus sérieuse de la population (les vieux, les pauvres, les enfants de pauvres, les exclus) mange de manière indigne ? Y-a-t-il d'autres solidarités que celle de la lutte sociale ? (Évidemment il faudrait que les professionnels du conflit social devenus les co-gestionnaires de la crise économique mondiale passent la main, mais c'est une autre histoire).

Que peut bien vouloir dire : « une société en réseau ouverte » ? Ouverte sur quoi ? Sur la consommation ? Sur son soi-même, sur son propre groupe identitaire, sur son propre groupe religieux, sur mon seul double à l'exception de tous les autres ?

Et que veut dire « une société créative » ? De quelle créativité parle-t-on ? De celle des artistes ? Où sont-ils ceux qui ne sont pas que les représentants de commerce zélés du divertissement technologique et des profits monstrueux qu'il permet d'engranger ? (On se souvient du déferlement infernal qui a emporté la planète lors du décès du gourou d'Apple et de l'abrutissement général qui a suivi). Quoi d'égal ou supérieur, en 1937, à la performance d'Orson Welles annonçant à la radio l'arrivée des extraterrestres ?

De quelle créativité parle-t-on ? De celle des associations ? Parlons-en du pouvoir associatif, laminé par le délire réglementaire, la bêtise bureaucratique et le déni de la notion de prise de risque.

Alors quoi ? Alors il faut simplement reposer la question autrement.

La question reposée :
« La révolution numérique qui s'impose à tous et à chacun, se propage sur le mode épidémique. Elle entraîne d'ores et déjà des bouleversements sans précédent, et charrie dans son sillage le pire comme le meilleur. À l'heure où tout s'accélère, se recompose et se complexifie, et où l'Homme n'a jamais eu autant de raisons de craindre l'asservissement général et une disqualification programmée de toute velléité d'analyse critique, il est plus que temps de créer les conditions nécessaires à l'émergence d'une société en réseau, critique, impertinente et féconde en commençant par envoyer paître les experts de tous poils, et de toutes obédiences, salariés des puissances publiques et privées qui n'ont d'autres soucis que de consolider la citadelle mortifère dans laquelle ils sont enfermés. »

Mais c'est du délire ! Certes, mais c'est un délire joyeux et porteur d'une bonne nouvelle : le changement (relier, en conscience, des îlots de cohérence, dans un océan de turbulences, et faire cela dans la pudeur et la discrétion, comme aurait dit Claude Lévi-Strauss) se fait déjà, et continuera sans eux.



Pour une approche politique et anthropologique de la confiance

Philippe Cayol

La confiance est partout. Elle occupe la science économique, la sociologie, la communication politique, le marketing… Considérée comme « nécessité fonctionnelle » (Georg Simmel) ou « lubrifiant » (Kenneth Arrow) du système social, elle reste toutefois difficile à définir, à mesurer, et traverse une crise profonde : à l'époque de l'incertitude globale et de l'angoisse sécuritaire de l'anticipation, elle brille par son absence. Elle n'est finalement nulle part.

Beaucoup de (très) bonnes et pragmatiques idées, inspirées par l'horizontalité du *peer to peer*, nourrissent la réflexion sur le numérique comme remède à une verticalité hiérarchisée et obsolète, mais nombre de ces analyses s'arrêtent en deçà d'un véritable questionnement du système même à l'origine de sa disparition.

À mon sens, l'analyse économique - au demeurant indispensable - ne doit pas éluder une approche plus globale et politique. Je crois que l'économie numérique et les changements que celle-ci provoquera ne suffiront pas. La confiance ne sera restaurée que lorsque nous aurons tous la perception d'une société plus juste, équitable et respectueuse. Les réflexions et décisions, au-delà de la prise de conscience des règles du nouveau monde industriel et de la recherche de la valeur dans cette nouvelle économie[1], sont de nature politique (justice sociale, espace public, démocratie ouverte…) et devront questionner le modèle libéral dont le numérique est en partie le prolongement innovant.

Les sciences naturelles et sociales montrent que les Hommes sont spontanément portés à la coopération, celle-ci découlant de mécanismes cognitifs et affectifs universels. Ces découvertes doivent provoquer une profonde remise en question de notre conception même du vivre-ensemble. Le Web 2.0, occurrence importante dans la prise de conscience de la coopération comme fondement de nouvelles relations sociales et économiques, nous donne une opportunité de réflexion sur le monde que nous construisons ensemble. Si celui-ci, véritable « magma informationnel », est effectivement un « espace anthropologique inédit »[2], il faudra alors prendre en compte cette dimension anthropologique pour favoriser l'apparition

d'un nouvel espace public, basé sur une confiance retrouvée, ciment symbolique d'un développement redéfini, harmonieux et équitable.

La confiance est une construction sociale au cœur de la démocratie, constitutive de cet espace public et du « monde vécu »[3]. Comme croyance, elle participe du lien social et doit être partagée. *C'est une signification imaginaire sociale*[4].

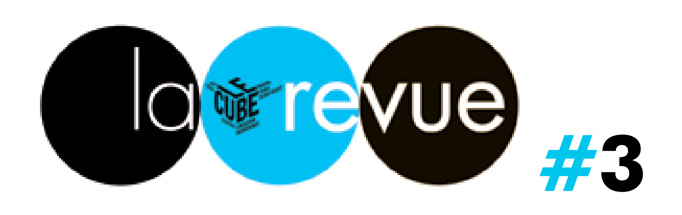
La révolution numérique nous place devant cette question fondamentale et souvent évacuée : en quel monde croyons-nous ensemble ? Quel monde voulons-nous ensemble ? Il me semble difficile de poser la question de la confiance sans aborder ces questions de fond et sans remettre l'Homme au centre de ce questionnement. Si nous parvenons à le faire, peut-être pourrons-nous alors contribuer à redonner un sens aux notions de développement, de progrès, et construire une « société en réseau, ouverte, solidaire et créative », c'est-à-dire humaine.

(1) Voir : Nicolas Colin et Henri Verdier, L'âge de la multitude, Armand Colin, 2012.

(2) Éric Sadin, La société de l'anticipation, Inculte, 2011.

(3) Jürgen Habermas, Droit et démocratie. Entre faits et normes, Gallimard, 1997.

(4) Cornelius Castoriadis, L'institution imaginaire de la société, Seuil, 1974.





Une éco-esthétique de la confiance

Christian Globensky

Il ne fait plus aucun doute aujourd'hui que la convergence des révolutions de l'énergie et des communications ne reconfigure pas seulement la société, les rôles et les rapports sociaux, mais aussi le statut des individus. Si les révolutions des communications changent l'orientation spatio-temporelle des humains et, ce faisant, façonnent une nouvelle réalité biosphérique, elles engendrent aussi la possibilité qu'une conscience individuelle, capable de s'identifier à d'autres *moi* uniques dans une forme d'empathie, puisse s'affirmer davantage. Il semble ici des plus approprié de rappeler deux exemples de reconfiguration des consciences individuelles qui témoignent d'une éco-esthétisation de l'individu, entendu au sens où elle se traduit par une confiance accrue en sa propre autonomie conjuguée au bien-être collectif de l'humanité.

Si le globe terrestre est de plus en plus considéré comme un habitat artificiel dont on tente de réguler les conditions lithosphériques, hydrosphériques et atmosphériques, on le doit en bonne partie à Richard Buckminster Fuller, l'un des précurseurs de l'*écomondialisation*. Concevoir la biosphère comme une maison spatiale, un « *earthship* livré sans mode d'emploi », et ce dès 1969, fut le véritable trait de génie de Fuller révélé par son *Operating Manual for Spaceship Earth*, où il y développait son intuition fondamentale : notre planète Terre n'est pas tellement différente d'une « capsule [...] au sein de laquelle nous devons survivre en tant que créature humaine ». Après avoir encapsulé le pavillon Américain de l'Exposition Universelle de Montréal en 1967 – un dôme géodésique dont la structure de 93 mètres reproduisait plus de 75 % de la sphère –, Fuller parachève sa théorie de la connaissance et développe une éthique de la coopération mondiale. Montrant à la face du monde une nouvelle représentation de notre planisphère, le *Dymaxion map* (1946), qui est une cartographie scientifiquement plus juste et non hiérarchisée des continents, Fuller quitte définitivement le débat esthétique traditionnel pour créer une pensée globale, une éco-esthétique de la confiance, en créant un *catalogue des ressources du monde, des grandes orientations et des besoins de l'humanité*[1]. Étonnante démonstration d'une conscience individuelle reconfigurée aux dimensions de la conscience biosphérique !

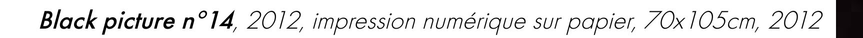
Ce phénomène de reconfiguration des consciences individuelles est une constante dans l'histoire de l'humanité et ses révolutions technologiques. Si les cartes de l'Antiquité représentaient le monde davantage comme une *image mentale* que comme un espace réel, les globes terrestres de la Renaissance allaient définitivement imposer les rondeurs de la Terre. Les effets secondaires des exploits des navigateurs jumelés aux efforts des cartographes allaient propager une déficience immunitaire dans le Ciel des Européens du *Quattrocentro*, qui, paradoxalement renforcera la notion d'individu et sa confiance individuelle. Si 1492 évoque la découverte par les Européens de l'altérité totale, le nouveau Monde et ses indigènes, il est pourtant une autre date, que l'on ne mentionne jamais, et qui est tout aussi importante, tant elle marque le moment où un nouvel accent sur le moi et l'autonomie personnelle se sont manifestés dans l'espace privé des habitations domestiques. C'est en 1490, au Palazzo Strozzi à Florence, que fut inaugurée la première chaise individuelle. Auparavant, on s'asseyait sur des bancs de bois adossés aux murs ou sur des tabourets et la chaise était réservée au souverain, symbole de sa haute dignité et aux Papes, qui n'auront de cesse de légiférer sur l'absence d'âme des indigènes, pendant que les évêques acquiesçaient assis sur leurs banquettes. Aujourd'hui encore, il n'en va pas autrement du Parlement de Londres ou de l'Assemblée Nationale à Paris.

Aussi curieux que cela puisse paraître, c'est avec l'introduction massive de la chaise en Europe, que la confiance en un indi¬vidu autonome et moderne pouvait faire son entrée dans l'histoire de l'humanité. Si l'idée de la chaise était à ce point révolutionnaire, c'est qu'elle fut l'une des manifestations de cet *abysse de lumière* qui s'ouvrit au-dessus de l'Europe et qui marqua *la sortie du monocentrisme métaphysique* par une transmission accélérée des connaissances et les mutations technologiques de cette époque. La sphère immuno-individuelle pouvait symboliquement, pour la première fois, être placée au sommet de la pyramide sociale.

(1) Catalogue qui se trouve aujourd'hui à New-York, au *Buckminster Fuller Institute*.



1490, *2012, bois, verre, feutre, 30x30x25cm : « L'œuvre recèle un mystère, si l'on soulève la sphère nous découvrons une date directement écrite sur le haut de la pyramide, 1490, à quoi fait-elle référence ? Immédiatement nous pensons à 1492, à la découverte des Amériques, pourtant il n'en est rien. (...) Ainsi, sous la sphère est dissimulée une date qui a participé à un changement radical, une universalisation des comportements au quotidien. Le peuple, toute classe confondue, accédait à un confort dont il était privé. »* ***Julie Crenn***



Black picture n°14, *2012, impression numérique sur papier, 70x105cm, 2012*





Un désir de confiance hors des cannaux habituels

Éric Legale

La Révolution numérique bouscule, inquiète, voire menace notre mode de vie disent les conservateurs de droite comme de gauche. Rien de très nouveau, Alain Peyrefitte avait déjà démontré en 1995, dans « la société de confiance », que l'évolution des mentalités était plus importante que le capital et le travail pour transformer la société. Le ressort du développement, écrivait-il, réside dans la constitution d'une société de confiance, confiance que l'État accorde à l'initiative individuelle, et surtout confiance que les individus accordent à l'État, se reconnaissent entre eux et se font à eux-mêmes.

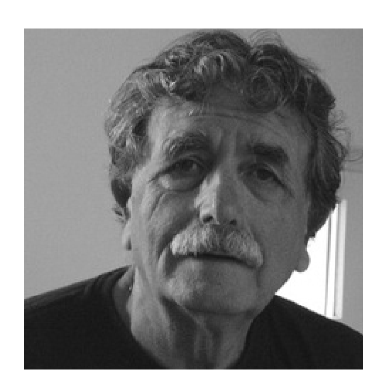
La crise économique est une période où la peur, la déraison et la paranoïa exposent notre société. Car, comme le démontre Michela Marzano dans son « contrat de défiance », de la banqueroute de Law (1720) à la crise des subprimes (2007-2008), l'histoire économique est une longue histoire de manipulation de la confiance des populations. Or, sans confiance, c'est toute notre société qui s'écroule. Le défi est d'autant plus grand pour nous que, selon une étude internationale menée par la Fondapol (Fondation pour l'innovation politique), les jeunes Sud-européens sont parmi les plus sceptiques vis-à-vis des institutions de leur pays. Tout au plus un tiers des Français, des Espagnols, des Italiens et des Grecs ont confiance dans leur gouvernement, les médias, le système judiciaire, l'armée et la police. Ils figurent loin derrière les Indiens (68 %), les Suédois (52 %) ou encore les Américains (43 %) et les Britanniques (42 %).

La confiance est donc en crise, mais cette crise est-elle liée au numérique ? C'est d'abord, nous dit-on, une crise de confiance envers les référents traditionnels de nos sociétés : les institutions, les médias, les experts, la science, ainsi que certaines catégories d'entreprises, particulièrement les banques. Or, ce sont souvent les mêmes référents qui ont été les plus bousculés par la Révolution numérique. Le déséquilibre croissant entre les organisations et les individus se traduit par une rupture molle, mais réelle : infidélité, désengagement, incompréhension, voire cynisme.

L'un des phénomènes marquants de ces dernières années est l'émergence puissante de grands espaces numériques dans lesquels la confiance s'établit et se vérifie à partir

des échanges entre individus et de leurs évaluations réciproques. Des millions d'internautes publient avis et conseils, échangent des biens et des services, partagent leurs expériences, s'entraident, ou coproduisent ensemble des contenus. Dans certains domaines, le lien social, la rencontre amoureuse, la relation entre patients et médecins, le choix d'un hôtel ou d'un restaurant..., ils jouent un rôle majeur.

Cette émergence traduit un profond désir de confiance qui, ne trouvant plus à s'exprimer par les canaux habituels, se saisit d'autres mécanismes, les invente ou les améliore en chemin. L'individu n'est plus seul.



La confiance

Jacques Lombard

Tout commence avec l'histoire de Nathanaël, hanté par la mort de son père alors qu'il était encore enfant. Bien plus tard, il fait la connaissance d'Olympia dont il tombe éperdument amoureux, mais il croit reconnaître le meurtrier de son père en la personne de Coppola, le protecteur d'Olympia. Il découvre alors qu'Olympia est un automate qui a été façonné par Coppola mais il ne peut pour autant se détacher de cet androïde malgré l'aide de sa fiancée Clara. Puis, il sombre dans la folie et se tue en tombant du clocher d'une église. Histoire que nous devons à E. Hoffmann, dans l 'un de ses contes nocturnes, « L'Homme au sable ».

Ce récit fantastique illustre magnifiquement les aléas du dialogue de l'Homme avec la machine, du dialogue difficile de l'Homme avec les « êtres » qu'il crée à son image quand il pense qu'ils vont lui échapper. Dialogue engagé par Hal, l'ordinateur central qui gère toutes les fonctions du vaisseau spatial dans le film « 2001, Odyssée de l'espace » de Stanley Kubrick quand Hal décide d'agir de son propre chef, de ne plus obéir aux consignes de Dave, le commandant du bâtiment. Dialogue devenu impossible dans le film « Matrix » de Andy et Larry Wachowski où Thomas Anderson, héros du monde du « hacking » entrevoit, grâce à son ordinateur, qu'il vit en fait dans un monde totalement virtuel placé sous le contrôle des Machines qui « élèvent » les humains pour produire l'énergie indispensable à leur survie. Cet univers instrumental est absolument inaccessible aux êtres humains qui n'en ont dans le même temps aucune conscience. Pourtant, il reste quelques rebelles cachés sous Terre, dans la ville de Sion qui vont tenter de sauver l'humanité !

Toutes ces fictions s'appuient sur le développement des recherches concernant le domaine de l'intelligence artificielle dont Olympia, l'automate, représente l'une des étapes archaïques si l'on ne veut pas remonter jusqu'à l'Égypte ou la Grèce de l'Antiquité. Domaine fondé sur l'idée d'une simulation artificielle des comportements intelligents dans tous les champs de l'activité humaine aboutissant à la mise au point de systèmes experts propres à remplacer peu à peu le génie des Hommes et favorisant les rêveries les plus débridées sur la fabrication d'un monde totalement « automatisé ». Rêverie qui sous-tend également une vision très contemporaine d'une transparence globale du monde à lui-même exploitée dans le phantasme du « tout voir tout montrer » où les systèmes experts rejoignent la télé réalité.

Rêverie, enfin, d'une mise en mémoire du génome proprement numérisé de chaque personne, clonage informatique et clef USB pour l'accès à l'immortalité, dernier avatar de la course effrénée à la consommation comme l'a si bien développé Michel Houellebecq.

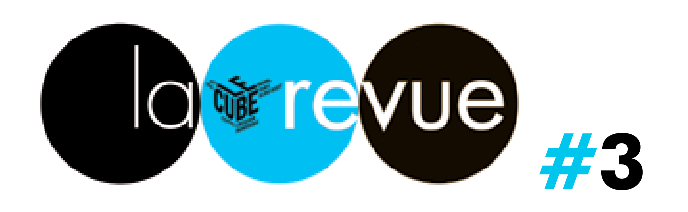
Il est vrai que les avancées technologiques ininterrompues dans le traitement de l'information qu'il s'agisse de la recueillir, de la mémoriser ou de la diffuser provoquent un développement exponentiel des données disponibles qui conduit en retour à la nécessité financière et industrielle de nouvelles innovations technologiques. C'est là une gigantesque vis d'Archimède à laquelle nous ne pouvons plus échapper et dont les évènements récents concernant l'association WikiLeaks représentent une illustration intéressante.

Cette course effrénée à l'innovation nourrit des débats théoriques passionnés et houleux autour du phantasme d'une appropriation globale du réel dans des équations informatiques. Débats qui butent naturellement sur la nature des éléments qui nourrissent ces algorithmes envahisseurs. Car ils restent des symboles seulement recevables dans les dispositifs de la logique formelle même s'il s'agit de procédures autorisant des régulations cybernétiques. Aujourd'hui, la volonté affirmée des chercheurs d'aboutir dans la reproduction des comportements intelligents amène les investigations au niveau du domaine quantique où peut s'imaginer une tentative de décalque des relations synaptiques dans le cerveau. La boucle serait alors bouclée et « l'immortalité » en vente dans les rayons informatiques de nos grandes surfaces.

Pourtant, à ma connaissance, aucun de ces systèmes simulés, de ces systèmes dits experts n'a pu encore reproduire la dynamique propre du « vivant », naviguant constamment entre l'apprentissage et l'homéostasie et qui, de la cellule la plus simple, jusqu'à la « plasticité cérébrale » n'existe qu'en se transformant par rapport à une altérité, par rapport à ce qui lui est différent, par rapport à son environnement.

Peut être la question niche là, entre le mouvement irrépressible de la gigantesque population des acteurs biologiques qui assure la vie par son mouvement même et ce que nous sommes capables d'en comprendre et d'en dire, à travers la volonté humaine et irrésistible de la Connaissance, qui est entièrement partie prenante du mouvement de la vie sans pouvoir jamais pourtant s'en dégager.

Alors, on pourrait dire, que la confiance est bien dans le giron des imaginaires partagés, dans la coagulation des possibles, dans le meilleur de la relation aux autres où nous sommes tout à la fois nous-mêmes et déjà *changés* par ce que nous découvrons, dans la chance, que nous donnons chaque jour à la vie par la passion, la foi, la conviction, la détermination et l'amour... Et là, j'ai bien envie de dire évoquant une image enfantine, avec dans le trois-mâts « La confiance », commandé, par le vaillant capitaine Surcouf qui s'élance à l'assaut du navire anglais le « Kent », cinq fois plus gros que lui, dans le Golfe du Bengale, à l'aube du 7 octobre 1800.



#3



Confiance sans conscience...

Marie-Anne Mariot

Selon une série d'études, le niveau de confiance a un impact sur l'économie. L'une d'elle s'appuie sur cette question[1] : « D'une manière générale, diriez-vous que l'on peut faire confiance à la plupart des gens ou qu'il faut être très prudent dans ses rapports à autrui ? ». La conclusion est sans appel : en comparant les pays pour lesquels le niveau de confiance est le plus élevé (pays scandinaves, du nord de l'Europe et anglo-saxons) on retrouve aussi ceux qui connaissent le meilleur taux de croissance du PNB par habitant. La psychologie parvient au même résultat et élabore quant à elle le concept de « prophétie auto-validante ». Une de ses illustrations la plus célèbre est sans doute l'histoire d'Œdipe : plus Œdipe et ses parents tentèrent d'échapper à la prédiction de l'Oracle de Delphes, plus ils firent précisément ce qu'il fallait pour la réaliser. Plus on redoute quelque chose, plus on favorise son apparition. Plus on cherche quelque chose, plus on éloigne sa réalisation. Méfiance et recherche de confiance génèrent donc une quête de sécurité, s'en suit une multiplication des précautions pratiques à prendre (par définition infinies donc jamais suffisantes !)[2] qui aboutissent à un sentiment d'insécurité qui engendre lui-même toujours plus de méfiance[3].

Mais si la confiance ne peut être une quête volontariste, comment trouver les ressources pour faire un pied de nez à la Pythie ?

Parce que la Pythie est partout !!! Dans nos attentes, nos préoccupations, nos croyances, nos convictions, dans les « on dit », dans les statistiques, dans les informations, dans la science ou dans les soupçons qui nous font penser que les choses vont ou devraient suivre un certains cours plutôt qu'un autre... Autant de voix qui nous conseillent de toujours plus prévoir le danger pour l'éviter et institutionnalisent la névrose dans tous les lieux de notre vie, en particulier l'avenir, territoire de toutes les spéculations anxiogènes. Et la confiance, au milieu de tout cela ? Ou pire, la foi ? Actes de folie pure jetés à la face des assureurs et de tous les protectionnismes ? Auteurs de chaos et d'innovations ?

Oui, la confiance relève bien d'un acte délibéré, au-delà même d'un pari fou. C'est un acte de vie et de résistance, qualifiable de délirant, face à l'océan du doute, de l'improbable et de toutes les fatalités. En cela réside le secret. La confiance ne relève pas d'un travail ou d'une habileté car la spéculation fonctionne dans les deux sens. C'est pourquoi nous pouvons aussi

« créer à partir de rien ». Imaginez que vous entrez dans une pièce avec la conviction d'être aimable et sympathique ou à défaut de faire « comme si » vous l'étiez... Et vous obtiendrez en miroir un accueil qui vous aurait été refusé avec le postulat inverse. Aucune magie à cela. Dans l'art du combat, et depuis la nuit des temps, le stratagème qui consiste à faire croire à l'adversaire que nous sommes beaucoup plus forts et résolus que nous ne le sommes en réalité, l'amenant ainsi à redouter la rencontre, nous offre un avantage[4]. « *Le doute et la crainte d'avoir face à soi un adversaire plus habile opère mieux que la certitude quant à ses propres capacités, et crée insécurité et hésitation, ce qui suscite une tendance à éviter le combat. L'habileté à « créer à partir de rien » n'est pas seulement un des véhicules essentiels du pouvoir personnel et interpersonnel ; c'est aussi une compétence fondamentale qui nous permet de passer de la position de celui qui construit ce qu'il subit à la position de celui qui construit ce qu'il gère* ». Autrement dit, la confiance ne réside pas dans une certitude à propos de SOI mais dans une certitude de gérer au mieux, en combattant toutes les peurs, parce qu'il n'y a pas d'autre choix.

Il n'est pas nécessaire d'avoir confiance en soi ou d'être mégalomane pour réaliser de grandes choses. Nelson Mandela se croyait-il Le Sauveur ou se contentait-il de ne pas pouvoir abandonner, trahir sa propre blessure ou de décevoir tous ceux qui le voyaient comme Le Sauveur ? La cause supplante le Moi. Et si nous pouvons nous centrer sur ce point précis, nous pouvons faire plier les puissances mondiales et pourquoi pas la « crise » elle-même.

À l'heure où tout s'accélère, se recompose et se complexifie, où la France est qualifiée de « société de la défiance »[5] comment créer la confiance ? À partir de rien ! Et il en va de même pour l'émergence d'une société en réseau, ouverte, solidaire et créative.
Cependant, une question demeure : la confiance est-elle souhaitable ? Comme le souligne Nicolas Delalande,[6] elle peut aussi rimer « *avec conservatisme et refus du changement* » ou entrer en conflit avec d'autres valeurs tout aussi estimables telles que « *l'égalité, la justice ou le progrès social* »...

Alors un conseil... Ne recherchez pas trop la confiance, elle pourrait vous fuir !

(1) Paul J. ZAK et Stephen KNACK, « Trust and growth », The economic journal, vol. CXI, n°470, mars 2001.
(2) Même si vous obtenez par exemple la certitude que le risque de se tuer en avion n'est que de 0,08%, qui peut vous prouver à quel pourcentage vous appartiendrez ? La quête du risque 0 est un puits sans fond.
(3) À ce propos vous pourrez utilement lire : « Faites vous-même votre propre malheur » de Paul Watzlawick, Seuil, p 57-58. « *La prophétie peut triompher (amèrement) tant que l'on parvient à demeurer inconscient de sa propre contribution à l'évolution de la situation* ».
(4) Gorgio Nardone. (2003). Chevaucher son tigre ou comment résoudre des problèmes compliqués avec des solutions simples, Seuil, p 97-99.
(5) Algan Y et Cahuc P. (2007). La société de défiance. Comment le modèle social s'autodétruit, Rue d'Ulm.
(6) http://www.laviedesidees.fr/Une-histoire-de-la-confiance-est.html





No risk no fun

Antoine Schmitt

« Courageux, insouciants, moqueurs, brutaux - c'est ainsi que nous veut la sagesse. Elle est femme et elle n'aime jamais qu'un guerrier. » Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra

La confiance ? Quelle confiance ? Confiance dans le monde, confiance en l'autre, confiance en soi ?

Ceci est une ode à la prise de risque. Nous parlons du monde de l'art, nous ne sommes pas dans la banque ou l'assurance. Si en art, il n'y a pas de mise en danger de soi-même, radicale, structurelle et profonde, où y en aura-t-il ? L'art n'est-il pas le dernier refuge de la liberté, liberté d'action, liberté de pensée ? Liberté, danger, confiance, quel rapport ?

La liberté, c'est l'inconnu. C'est le danger. Peut-il y avoir mise en danger en toute confiance ? Non. Il faut de la peur. Peur de l'inconnu, peur des dangers, peur du futur, peur de l'erreur fatale. Donc vigilance. Donc combat. Et une seule confiance : la confiance en soi. Elle aussi est structurelle, intrinsèque. Elle vient de l'intérieur.

L'artiste est un guerrier. Tout comme la première bactérie qui est sortie dans la grande soupe pour y survivre et se reproduire. Le risque est immanent à la vie. La confiance, c'est la mort. La mort par ennui, la mort par repli. Un monde régi par les assurances, risque calculé, ré-assuré. No risk, no fun.

Quelle liberté à agir dans sa cage sécurisante ? Cage physique, cage métaphorique, œuvres attendues, œuvres bien expliquées, œuvres prémâchées, œuvres sur dossier devant commissions, œuvres négociées, œuvres inoffensives. Libre, mais synopsis d'abord. Création dans les limites. Car quel danger pour l'artiste ? Quel danger vraiment ? Celui de ne plus être artiste. Celui de ne plus (se) faire peur. De faire du déjà connu. Connu, confiance. Inconnu, risque.

Suivez l'artiste ! Suivez le même si vous ne comprenez rien, surtout si vous ne comprenez rien, surtout si vous avez peur. Jetez les dossiers, brûlez les synopsis, faites confiance à l'artiste.

Subventionnez, achetez, regardez ! Soyez l'artiste, soyez artistes ! Prenez des risques, faites-vous confiance, allez-y donc, faites-vous peur, vivez.

Oui, mais. C'est risqué ! Et si je me trompe ? L'argent perdu, de ma faute, de ma poche... Mon poste qui saute ! Mes économies qui fondent. Mon temps perdu. Eh oui. No risk no fun.

Alors quelle confiance ? La confiance en soi, de l'intérieur. La confiance en l'artiste, celui qui prend tous les risques, celui qui sort sans protection, celui qui est libre. Tous artistes ! La peur au ventre. Et avancer. Dans l'inconnu.



Photographie d'Antoine Schmitt



Pour un vivre ensemble digital

Dominique Sciamma

De tous temps, l'Homme a rêvé de sociétés idéales, de cités radieuses, de sérénités sociales et de bonheurs accomplis. Que ce soit l'Égypte, la Grèce, la Chine, Rome, l'Europe ou le Nouveau Monde, toutes ont espéré l'avènement d'utopies porteuses d'ordre simple, immanent et achevé. Ces sociétés rêvées étaient construites sur la croyance en une stabilité permanente, inscrite dans les infrastructures, les aménagements, les architectures, les espaces et jusqu'aux corps et les têtes de ceux qui y vivaient. Les utopistes voyaient tous les savoirs et les techniques du moment et leur instanciation matérielles comme les conditions et les outils de la construction de ces « vivre ensemble » parfaits. Ces sociétés rêvées étaient toutes de ce fait, et par définition, des sociétés de confiance : confiance en un environnement stable et inducteur de bonheur et de relations sociales forcément vertueuses.

Un même espoir semble s'attacher aujourd'hui au numérique et ses révolutions des savoirs, des pratiques et des relations sociales.

Las, l'histoire est là pour nous prouver l'invraisemblance de cet espoir. L'écriture portait en elle-même les mêmes promesses d'émancipation et de sociétés heureuses parce que bâties sur des savoirs créés et partagés comme jamais, et on peut pourtant mesurer chaque jour la distance entre ce rêve et la réalité.

Faut-il pour autant y renoncer ? Le paradoxe est qu'il faut renoncer à l'idée de stabilité et à la confiance immanente qu'elle induit pour espérer y accéder. Il faut acter que la complexité est là et pour toujours, que l'instabilité est et sera notre lot quotidien, que l'incertitude est le champ permanent de nos actions, et que les erreurs et les imperfections ne seront pas et jamais supprimées et qu'il faut même prendre le risque de leur existence. Il est d'autant plus urgent de l'acter que le numérique nous offre la possibilité d'espérer non point de maîtriser ces effets mais de les dissoudre, non pas chacun de notre côté, mais ensemble.

Car si le numérique est sans conteste un levier d'émancipation individuelle, il est aussi un champ de force collectif, permettant aux intelligences associées d'avancer là où l'individu, réduit à lui-même reste impuissant.

Mais l'existence de ce champ ne signifie pas sa victoire car celle-ci, ne cessons jamais de le répéter, n'est pas immanente ! Il faut tordre le cou à cette idée que le numérique ferait émerger naturellement une intelligence collective qui se suffirait à elle-même. Les contextes dans lesquels ces intelligences se déploient, comme les politiques qui les permettent ont autant d'importance. Une société d'intelligences en réseau se considérant comme des pairs, c'est à dire une société de confiance, ne peut se résumer à ce réseau ni à ses flux digitaux. Elle dépend, et très largement, de l'organisation des pouvoirs, qu'ils soient institutionnels, politiques, académiques, industriels, économiques, professionnels et générationnels.

Si le numérique vient percuter de plein fouet les systèmes politiques, il ne peut se substituer à eux. Les conditions d'émergence d'une société de confiance résident donc dans l'abandon des vieilles catégories et des organisations associées, et les états-nations ne sont pas les moindres de celles-ci.

Pas plus que la « Main Invisible du Marché », il n'y a de « Main Invisible Numérique ». L'urgence est donc que les forces politiques se repensent pour se métamorphoser, et permettre l'émergence de ce « vivre ensemble » digital.



#3



La confiance

Serge Soudoplatoff

En 1997, France Telecom fut victime d'une attaque de la part des internautes, qui lui reprochaient sa malhonnêteté marketing dans l'offre primaliste Internet, prétendument moins chère, mais qui de facto était bien plus onéreuse.

L'entreprise commit l'erreur de s'enfermer dans le mutisme, attisant la violence. Un salarié prit sur lui, à titre privé, d'engager le dialogue avec certains meneurs du mouvement, et de leur fournir de l'information technique. Même si le problème initial n'était pas traité, une confiance s'installa, uniquement sur la base de cet échange d'informations, et la tension baissa. L'entropie informationnelle et l'entropie thermodynamique sont vraiment liées.

La confiance est un équilibre instable : il suffit dans un système à deux partenaires que l'un ne fasse plus confiance pour rompre l'équilibre. À l'inverse, la méfiance réciproque est un équilibre remarquablement stable.



Il faut donc de l'énergie pour maintenir la confiance, et empêcher que la relation ne tombe dans le puits de potentiel de la case méfiance ; surtout qu'il faut encore plus d'énergie pour en sortir.

Cette énergie peut-être exogène : une autorité externe impose la confiance. Elle peut-être endogène : les protagonistes font eux-mêmes tous les efforts pour rester sur la case instable. C'est une ligne de rupture fondamentale entre deux modèles de société, qui se voit dans plusieurs domaines : le droit Anglo-Saxon versus le droit Latin, la hiérarchie versus la communauté, le management imposé versus animated, etc.

Le modèle externe est simple pour les parties en présence, qui se défaussent alors sur l'autorité, laquelle impose la confiance de manière justement autoritaire. En revanche, il s'accommode mal de la complexification du monde : les flux d'informations et les échanges augmentant, l'autorité finit par s'épuiser jusqu'à être paralysée, engendrant alors une crise de confiance, très bien décrite dans les théories de la post-modernité.

Le modèle interne, en revanche, gère parfaitement la complexité, puisque la confiance vient du réseau. Ce modèle étant plus biologique que mécanique, l'énergie pour le maintenir provient de ses divers constituants. Divers éléments entrent en jeu : l'empathie, l'affect, la raison, qui tous font circuler de l'information dans le système pour le faire fonctionner, entraînant alors une plus forte responsabilisation des acteurs.

Internet favorise le modèle interne. En véhiculant empathie et rationnel, Internet facilite la circulation d'information, donc d'énergie dans un système complexe en réseau. Ebay, Airbnb, Voiturelib, Prosper, Kickstarter sont autant de sites communautaires, dans lesquels la visibilité des chemins de l'information, et de ses contenus, ainsi que la publication de statistiques d'usages, permet de maintenir la confiance, là où des entreprises traditionnelles : grandes surfaces, hôtels, banques, loueurs de voiture, Majors, basés sur l'autorité d'experts, font face à de plus en plus de défiance.





Qui a peur de l'art numérique ?

Hugo Verlinde

L'art numérique trace un chemin qui ressemble de très près à celui qu'a tracé en son temps l'art cinématographique. À un siècle de distance, la communauté de destin est surprenante : mêmes doutes, mêmes embuches, mêmes promesses d'avenir à l'horizon.

En 1919, le futur cinéaste Jean Epstein fréquentait les frères Lumière. Un temps traducteur de la presse anglaise pour Auguste, il se risqua un jour à lui parler de cinéma. Selon ses propres termes, ce fut une déconfiture : « Méfiez-vous du succès du cinéma. Ce n'est qu'un engouement passager. Le public oubliera cette amusette aussi vite qu'il s'en est épris. »

Étrange mise en garde de la part d'un des inventeurs du cinéma...

L'année suivante, Jean Epstein rejoindra le cercle d'intellectuels rassemblés autour de la figure de Ricciotto Canudo. L'inventeur du terme « 7ème art », mi poète et mi voyant, appelait à la découverte de ces domaines que le cinéma n'avait pas encore exploré. Porté par cette vision, le groupe se lança dans une exploration systématique des moyens mis en œuvre par le cinéma. Dès 1921, dans les séances du Salon d'Automne, le langage y était décortiqué par le menu : on passait au public des extraits de films pour montrer la richesse et le degré de photogénie des images. Ils furent ainsi les premiers à nommer les éléments de langage du cinéma : ici un ralenti, là une transition par fondu, et ce visage immense qui remplit tout l'écran, un gros plan.

L'idée qu'une forme d'expression puisse surgir des entrailles d'une machine aura mis près de trois décennies à s'imposer. Durant cette période le cinéma avait des allures de volcan... En lui, grondait des forces qu'il fallait mettre à jour, et pour ses missionnaires de la poésie au cinéma, rien n'était impossible. La confiance dans l'avenir du 7ème art était absolue, leur force était d'y croire ensemble.

Dans l'histoire déjà longue qui relie l'art à la technologie, toute nouveauté est accueillie, au mieux, par le doute et l'incompréhension, au pire, osons le dire, par une franche hostilité. Venant moi-même du cinéma, j'ai pu voir ces courants d'énergie contrastés s'exprimer

en direction de l'art numérique. Un art par ordinateur ? Un art issu d'une machine aussi complexe ? Un art à la pointe des avancées technologiques ? Et les artistes réussissent à s'imposer avec cette forme d'art ? Ce n'est qu'un engouement passager...

Les débuts de l'avant-garde française nous éclairent sur un point : l'incompréhension est une incompréhension en rapport avec les moyens dont dispose cet art. Pour dissiper les doutes et ouvrir les cœurs, l'accent doit être mis essentiellement sur le langage, sur le vocabulaire propre à cet art, sur les modes d'expression qu'invente la nouvelle forme.

Dans les lieux consacrés à l'étude de l'art numérique, ce travail d'identification des éléments de langage est en cours : nous parlons d'images en temps réel, des degrés de liberté d'une œuvre générative, d'interactivité relative au comportement du public, de capteurs sensibles à d'infimes détails, de relation à construire sur le long terme entre une œuvre autonome et son public. Autant de notions « en plein progrès d'évolution et de différentiation » pour reprendre les mots d'Epstein sur le cinéma.

Pour ma part ma conviction est faite : c'est dans ces laboratoires, ateliers de création, lieux d'expérimentation, que se dessine l'art de demain. Et en dépit des difficultés, il nous faut veiller à ces lieux car ils promettent beaucoup.





Un nouveau contrat de confiance ?

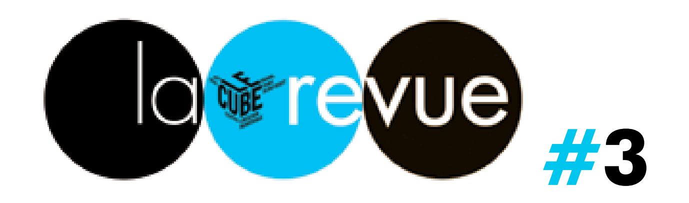
Gabriel Viry

« *Hello, I have a transaction for you, please contact me. Donna.* » Après avoir lu cet e-mail, ce matin, devrais-je accorder une confiance relative, absolue, réciproque ou même naïve, à l'indésirable Donna Knok, autant qu'au Dr Edward Tribeca, dont la proposition, reçue juste avant, semble aussi inappropriée que les remèdes ? A priori : non. Et pourtant, 150 millions d'euros sont dépensés, en France, chaque année, pour répondre à des escroqueries virtuelles aussi grosses que les fameuses « arnaques à la nigériane », dont les cybers-auteurs ont souvent autant d'imagination qu'un romancier sur-confiant : comment récupérer une mallette, bourrée de billets, en pleine savane, ou un héritage de plusieurs millions de dollars, sur un compte improbable, en lointaine périphérie de Moscou ? Au-delà de leur côte de confiance, assez nulle, ce type de « scams » (arnaques par e-mail) reste assez symptomatique de la bascule rapide entre un pâté de maison, quasiment sûr de lui et un village global, intrusif et frénétique, aussi excitant qu'initialement méfiant.

Pour une large partie du public, la rencontre avec la société numérique s'est souvent faite entre une fin de siècle, la promesse d'un nouveau, une adresse CaraMail et un kit de connexion offert par Club Internet. Un autre monde, instantanément, s'est ouvert, dans lequel le 56 kilobit a rapidement flirté avec le paradis et la confiance humaine, avec un nouveau paradigme. Si Wikipedia continue de la définir, à juste titre, comme un sentiment de sécurité vis-à-vis de quelqu'un (ou quelque chose) et Google Images l'attache encore à une rencontre universelle entre deux mains, l'explosion d'Internet ne va cesser, dès lors, de consacrer la disparition du sujet et transformer le coup de la poignée en géniale image d'Épinal. Notamment pour commercer. En définitive, alors que nous avons tous grandi en apprenant à ne pas faire confiance à n'importe qui, nous demeurons également les enfants d'une société devenue inséparable de ses extensions, où la confiance dans l'Inconnu s'est simplement imposée comme l'unique moyen de ne pas rester derrière sa porte d'entrée.

Aujourd'hui, vingt ans après l'avènement du Web grand public, la notion de confiance numérique ne se réduit pas plus à une norme légale, favorisant la sécurité informatique qu'à un lot de défenses immunitaires, utilisées comme des balises, des curseurs de contrôle parental aux barrières anti-spam. Au-delà du ressort, longtemps défensif, elle s'est également

érigée en véritable moteur, donnant naissance à des activités émergentes et, peut être mieux : à un nouveau visage social. Issus de la deuxième génération d'Internet, communautaire, les réseaux sociaux constituent, à eux seuls, un plongeon intrinsèque vers l'inconnu, tandis que nous apprenons, chaque jour, à monter dans la voiture d'un anonyme, à échanger un billet de train, sans règlement préalable, à accueillir un acheteur du Bon Coin, sans abuser du Judas ou à partager sa maison, sans mettre ses céréales sous scellées. Le succès phénoménal d'AirBnB (10 millions de nuitées réservées en cinq ans) est emblématique, par exemple, d'un imperturbable réseau mondial dans lequel la confiance aurait retrouvé la meilleure chose qu'elle sache faire : régner. À l'instar de la start-up californienne, l'explosion des activités de partage est inséparable de la conjoncture mais participe, plus largement, aux fondations d'une société plus « fluide », chère à Joël de Rosnay, voire à un formidable grand écart, de Rousseau à Darty, sous l'étendard du Web 2.0 : vers un nouveau contrat de confiance, social et numérique.



ENTRETIEN

Pierre Kosciusko-Morizet





Entretien / Confiance numérique

3 questions à **Pierre Kosciusko-Morizet**

Pierre Kosciusko-Morizet est une figure emblématique de l'Internet en France. Entrepreneur visionnaire, il cofonde en 2000 le site de e-commerce PriceMinister, numéro 2 français de la vente en ligne d'articles d'occasion, dont le concept est basé en grande part sur le rapport de confiance dans la relation vendeurs-acheteurs. En 2010, l'entreprise est rachetée par le 1er site de commerce en ligne, le japonais Rakuten. Tout en restant PDG, Pierre Kosciusko-Morizet fonde, avec d'autres entrepreneurs français, le fonds d'investissement ISAI dont l'objectif est de financer et d'accompagner de jeunes sociétés Internet à fort potentiel. En 2010, il est en charge de coordonner la création du Conseil National du Numérique, dont le rapport rendu public en 2011 a suscité des réactions majoritairement positives. Il est également président d'honneur de l'Acsel (Association pour le commerce et les services en ligne).

« Pensez vous qu'en France on fasse suffisamment confiance aux entrepreneurs innovateurs ? »

Oui et Non. La France est un pays d'innovation, et notre esprit latin et cartésien a toujours été fertile en invention. Mais l'innovation peut couter cher, et quelque soit la beauté d'une idée il faut tout un écosystème propice pour soutenir financièrement et économiquement l'élan de la création d'entreprise innovante. Les dernières prises de position en France autour du financement des start ups montrent combien il reste à faire pour une prise de conscience générale, par le politique et par la société toute entière, des critères clés qui vont permettre et favoriser l'investissement dans l'innovation via la création d'entreprise. Et cela passe par la confiance dans les entrepreneurs et leur capacité créer des entreprises compétitives, de la richesse et des emplois.

Grâce au statut de la JEI, la «Jeune Entreprise Innovante», l'innovation est encouragée au berceau. C'est un statut formidable et vital pour la tonicité de la création d'entreprise qui innovent aussi bien dans les produits que les services, et créent des ruptures sur les marchés pour apporter de meilleures réponses aux clients. On a trop tendance à réduire l'innovation à une nouvelle technique ou un nouveau procédé. Mais tous les domaines de l'entreprise sont sujets à innovation : on peut innover dans la relation à ses clients, comme dans les processus de préparation de commandes !

Il faut étendre le statut de la «JEI» en reconnaissant tous les types d'innovation développés par les entrepreneurs !

« Les réseaux sociaux et les nouvelles formes d'empathie sociale contribuent-ils selon vous à renforcer les liens de confiance entre les individus ? Dans leur relation au marché ? »

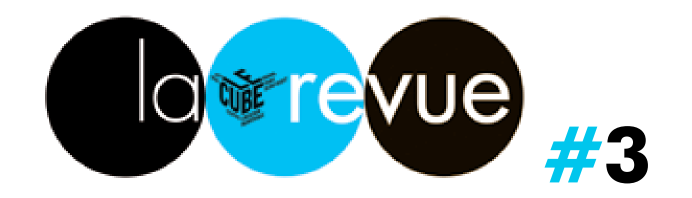
Les réseaux sociaux répondent avant tout à un besoin de s'exprimer et de communiquer. La réciprocité n'est pas forcément de mise, et la question de la confiance est altérée par l'anonymat et la perte de contrôle sans présence d'un tiers de confiance... Les questions de perte de contrôle de la vie privé, d'ingérence du collectif dans le personnel, de copie ou de divulgation non autorisée, d'abus et de diffamation démontrent bien que la confiance est une question délicate dans les réseaux sociaux. À l'inverse, les phénomènes qui relèvent de l'intelligence collective, et en particulier dans la relation au marché du partage d'avis et du conseil d'achat par d'autres internautes, ont fait la démonstration que la confiance pouvait être au rendez-vous et s'installer dans les pratiques commerciales avec succès. Mais cette confiance dans le collectif revêt un caractère moins permanent et défini : il faut sans cesse consulter plusieurs avis pour se faire une raison, identifier et sélectionner les émetteurs, détecter les avis abusifs et autres publicités déguisées par ceux qui cherchent à en profiter. Une «école de la confiance» à l'ère du numérique qui devient nécessaire pour savoir à qui, où et combien faire confiance...

« À titre personnel, quels sont les critères clés pour fonder une confiance réciproque ?»

Le projet de PriceMinister repose sur la confiance. Le cœur du métier de la place de marché à sa création est celui du tiers de confiance qui va garantir la transaction entre deux individus, un acheteur et un vendeur, anonymes et distants, qui ne vont ni se parler ni se rencontrer, mais vont pourtant effectuer une transaction commerciale avec succès.

Un climat de confiance qui promet que tout va bien se passer, aussi bien pour l'acheteur (la garantie de recevoir son achat), que pour le vendeur (la garantie d'être payé). Et que si quelque chose ne se passe pas comme prévu, le site est là pour résoudre le problème. Le succès de PriceMinister peut s'expliquer en partie par ce climat qu'à su créer le site vis à vis des millions de membres qui lui ont fait confiance...

Fort de cette expérience je dirais que les critères clés sont finalement assez simples : la confiance réciproque entre le site et ses membres, et entre les membres entre eux, se fonde principalement sur la façon dont l'entreprise exécute les choses au quotidien et tient ses promesses dans la durée. À l'ère du numérique, chaque site peut inspirer confiance au départ, mais établir durablement la confiance va reposer sur la concrétisation tangible et sans cesse renouvelée par ce dernier des résultats attendus par ses visiteurs et clients. Et les meilleurs outils pour les créer sont l'honnêteté et le travail.



#3

ÉQUIPE

Comité éditorial
Nils Aziosmanoff, Stéphanie Fraysse-Ripert, Rémy Hoche

Avec la contribution de Carine Le Malet, Isabelle Simon-Gilbert, Hélène Gestin

Coordination
Rémy Hoche

Assisté de Charline Méténier

Chef de projet Web et coordination de la traduction
Aurélie Jullien

Recherches documentaires
Julie Monne

Conception logo
Philippe Lakits

Traduction
Trad'Online

Éditeur
Le Cube -ART3000

PARTENAIRE



www.tradonline.fr

CONTACT

Rémy Hoche / Coordination éditoriale
remy.hoche@art3000.com
01 58 88 3000

La Revue du Cube est éditée par Le Cube, centre de création numérique / www.lecube.com